

Lectures d'une œuvre



LECTURES D'UNE ŒUVRE

# LES COMPLAINTES

DE JULES LAFORGUE

---

Études réunies par Pierre Brunel

EDITIONS  
DU TEMPS

026140625

82

09222

10052011-JD

*Collection dirigée par Thanh-Vân Ton-That*

---

**LECTURES D'UNE ŒUVRE  
LES COMPLAINTES  
JULES LAFORGUE**

---

**Études réunies par Pierre BRUNEL**

Corinne BAYLE

Éric BENOIT

Claude GÉLY

Stéphane GIOCANTI

Jean-Pierre GIUSTO

Christophe ONO-DIT-BIOT

Sylvie THOREL-CAILLETEAU

Alexandre ZOTOS

**EDITIONS**

---

**DU TEMPS**

04

2004-78209

DL- 14.02.2001

06975

Illustration de couverture :

Caricature de Jules Laforgue par son frère Émile

ISBN 2-84274-127-7

© éditions du temps, 2000.

70 rue Hermel, Paris 18<sup>e</sup>.

Catalogue : [www.editions-du-temps.com](http://www.editions-du-temps.com) - Portail : [www.edutemps.fr](http://www.edutemps.fr)

Tous droits réservés. Toute représentation ou reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable (loi du 11 mars 1957, alinéa 1 de l'article 40). Cette représentation ou reproduction constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les citations dans un but d'exemple et d'illustration.



## Les auteurs

Ce volume a été réalisé avec la collaboration, dans l'ordre alphabétique de :  
Corinne BAYLE, maître de conférences à l'université Victor Segalen de Brest.

Éric BENOIT, maître de conférences à l'université Michel de Montaigne (Bordeaux III).

Pierre BRUNEL, professeur à la Sorbonne (Paris IV), membre de l'Institut Universitaire de France.

Claude GÉLY, professeur émérite à l'université Paul Valéry (Montpellier III)

Stéphane GIOCANTI, agrégé des Lettres.

Jean-Pierre GIUSTO, professeur à l'université du Hainaut-Cambrésis (Valenciennes).

Christophe ONO-DIT-BIOT, agrégé de l'université, écrivain, auteur de *Désagrégé(e)*, Plon, 2000.

Sylvie THOREL-CAILLETEAU, maître de conférences à la Sorbonne (Paris IV), Habilitée à diriger des recherches.

Alexandre ZOTOS, maître de conférences à l'université de Saint-Étienne.

Pierre BRUNEL a publié :

- aux Éditions du temps

*Les Poésies de Stéphane Mallarmé, ou échec au Néant*, 1998.

*Les Fleurs du Mal* entre « fleurir » et « défleurir », 1998.

- Sur Jules Laforgue

Préface à l'édition des *Moralités légendaires*, Nouvelle Librairie de France, 1994.

*Dictionnaire des « Complaintes » de Jules Laforgue*, Éditions du temps, 2000.

« *Des harpes dont les cordes auraient subi  
des averses (ce qui ne veut rien dire)* »

(Lettre de Jules Laforgue à Gustave Kahn, Bade,  
lundi 5 novembre 1883, annonçant *Quelques Complaintes de la vie*).

## Sigles

On se reportera à la bibliographie p. 182. Dès à présent, nous indiquons les sigles utilisés :

- *IN*, Jules Laforgue, *Les Complaintes*, suivi de *L'Imitation de Notre-Dame la Lune*, édition de Pierre Reboul, Imprimerie nationale Éditions, 2000 (en réalité reprise de l'éd. de 1981), édition officiellement prescrite pour les candidats à l'agrégation 2001.
- *GF*, Laforgue, *Les Complaintes*, présentation de Jean-Pierre Bertrand, GF Flammarion n°897, 1997. (Une nouvelle édition a paru en 2000).
- *LdP*, Jules Laforgue, *Poésies complètes*, présentations, notes et variantes de Pascal Pia, Gallimard et Librairie Générale Française, 1970, Le Livre de poche n°2109.
- *OC I*, Jules Laforgue, *Œuvres complètes* (1860-1883), tome I, textes établis et annotés par Jean-Louis Debauve, Daniel Grojnowski, Pascal Pia et Pierre-Olivier Walzer, avec la collaboration de David Arkell et Maryke de Courten, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1986. C'est le volume qui contient le texte des *Complaintes*, mais aussi *Tessa*, les Chroniques de *La Guêpe* et de *L'Enfer*, les Premiers Poèmes, les proses de *La Vie Moderne*, *Le Sanglot de la Terre*, *Stéphane Vassiliew*, *Amours de la quinzième année*, *Pierrot fumiste*, les Notes de 1880, la Correspondance des années 1878-1883, l'Agenda de 1883 ; les Œuvres graphiques (I).
- *OC II*, Jules Laforgue, *Œuvres complètes* (1884-1887), tome II, édition établie par Maryke de Courten, Jean-Louis Debauve et Pierre-Olivier Walzer, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1995. Ce volume contient *L'Imitation de Notre-Dame la Lune*, *Des Fleurs de bonne volonté*, *Le Concile féérique*, *Derniers vers*, les traductions de Walt Whitman, *Moralités légendaires*, *Dragées*, les Chroniques parisiennes, l'Agenda 1884-1885, la correspondance des années 1884-1887.
- *PG*, Jules Laforgue, *Les Complaintes et les premiers poèmes*, édition établie par Pascal Pia, *Poésie / Gallimard*, 1979.
- *Dictionnaire*, en abrégé, reverra au *Dictionnaire pour l'étude des « Complaintes » de Jules Laforgue*, Éditions du temps, 2000, volume conçu comme complémentaire du présent ouvrage.



# Avant-propos

## « Une belle âme »

Pierre Brunel

« *Âme,  
Dors, belle âme !* »

(« Complainte du pauvre jeune homme »)

Ce livre n'a pas la prétention d'être une contribution érudite aux recherches sur Jules Laforgue qui, depuis la thèse de François Ruchon, publiée en 1924, jusqu'à celle de Daniel Grojnowski, publiée sous forme réduite en 1988, et aux travaux de Mireille Dottin-Orsini sur sa critique d'art, ont été remarquablement productives. On sait gré à Jean-Louis Debaube d'avoir apporté des inédits, des variantes, des textes retrouvés. Cela ne signifie pas qu'on doive rester enfermé dans un travail de recollection de souvenirs, de rassemblement de témoignages (parfois douteux), de juxtaposition de variantes ou même d'études des leçons, vite stérilisant. Avec la rigueur d'un universitaire belge, Jean-Pierre Bertrand a donné en 1997 un livre aux perspectives critiques plus audacieuses et une édition des *Complaintes* qui, sans être exemplaire, bénéficie de sa vaste information, de sa compétence en linguistique et de sa réflexion, souvent neuve.

Nous avons voulu conjointement nos efforts pour offrir un volume collectif, venant après ceux qu'avaient dirigés en particulier William Ramsey (1969) ou James A. Hiddleston (1988), sans parler des numéros spéciaux de revues. Le nôtre sera consacré uniquement aux *Complaintes*. Il ne sera pas le seul, puisque ce recueil a été choisi pour figurer au programme des agrégations de grammaire et de lettres en 2001. Cette initiative est heureuse, et nous sommes les premiers à en bénéficier. On peut toutefois se demander si elle n'était pas prématurée. Il est clair en effet qu'aucune édition de ce recueil n'est à sa hauteur et ne permet de l'étudier dans les meilleures conditions. Le bilan de la critique laforguienne apparaîtra lui-même relativement pauvre, décevant, avec des lacunes que l'espace d'un été ne saurait permettre de combler. Nous demandons donc nous-mêmes l'indulgence pour les études présentées dans ce recueil. Elles n'ont pu être mûries comme il l'aurait fallu. Du moins témoignent-elles, nous l'espérons, du désir d'être utiles

aux candidats, et aussi d'inviter à aller plus loin dans l'exploration de ce magnifique domaine.

Je remercie les maîtres, les collègues, les amis qui ont collaboré à ces manières de florides. Elles n'ont pas la prétention de valoir *Des Fleurs de bonne volonté*, un recueil auquel Laforgue avait travaillé dans les derniers temps de sa courte vie et dont il pensait faire un nouveau recueil pour l'éditeur des *Complaintes*, Léon Vanier. Édouard Dujardin et Félix Fénéon, les premiers à vouloir respecter ses testaments sans les trahir, l'ont rassemblé pour le publier parmi *Les Derniers Vers de Jules Laforgue*, en 1890. Il est placé sous le signe de Hamlet et d'Ophélie, deux figures dont on a besoin pour commenter déjà *Les Complaintes*, avant même ce qui deviendra la première des *Moralités légendaires*, « Hamlet, ou les suites de la piété filiale ». On en retiendra, comme pour un avant-propos, le texte placé en tête, « Avertissement », dont la Bibliothèque Jacques-Doucet conserve deux versions manuscrites, plus un brouillon intitulé « Aux Français de demain, préface », et qui fut publié, du vivant même de Laforgue, le 2 mai 1886, dans la revue *La Vogue*, celle-là même qui était sur le point de révéler les *Illuminations* de Rimbaud, puis de rééditer *Une saison en enfer*.

D'une manière générale, nul ne permet mieux de comprendre Laforgue que Laforgue lui-même. Sa correspondance permet de suivre la genèse des *Complaintes*, l'histoire difficile de leur publication (il s'est montré mécontent de Vanier), l'évolution de la « métaphysique » à l'« esthétique empirique de la complainte » (OC II, 777). Le recueil lui-même a été organisé avec soin, jusque dans la « Table des matières pour trouver instantanément telle ou telle Complainte<sup>1</sup> ». S'il est un écrivain pour lequel la lecture des œuvres complètes s'impose, c'est bien lui. Point d'autre Avertissement, donc, que celui qu'il donnait lui-même :

---

1. Tel était le titre de la table dans l'édition originale, publiée chez Léon Vanier en 1885, *Les Complaintes de Jules Laforgue*. Pierre Reboul ne l'a malheureusement pas retenu, et il faudra se reporter à la table des matières générale de OC I.

AVERTISSEMENT

Mon père<sup>1</sup> (un dur par timidité)  
Est mort avec un profil sévère ;  
J'avais presque pas connu ma mère<sup>2</sup>,  
Et donc vers vingt ans<sup>3</sup> je suis resté.

Alors, j'ai fait d'la littérature<sup>4</sup> ;  
Mais le Démon de la Vérité  
Sifflotait tout l'temps à mes côtés :  
« Pauvre ! as-tu fini tes écritures<sup>5</sup>... »

Or, pas le cœur de me marier,  
Étant, moi, au fond, trop misérable !  
Et elles, pas assez intraitables<sup>6</sup> !!  
Mais tout l'temps là à s'extasier<sup>7</sup> !...

1. Charles Laforgue, originaire de Tarbes, installé à Montevideo, en Uruguay, au moment de la naissance de son second enfant, Jules. Il était employé à la banque Duplessis, dont la clientèle était constituée par des Français installés dans ce pays. Il est rentré définitivement en France en 1875, à Tarbes, puis à Paris. En 1879, après son veuvage, il s'est installé avec ses enfants dans un immeuble sis au 5 de la rue Berthollet, près du Val de Grâce (« le Val de Grâce, comme un qui préside », écrira le poète dans la « Complainte d'un autre dimanche », *IN*, 76). Puis, se sentant malade, il est reparti pour Tarbes où il est mort le 18 novembre 1881. Ce jour-là, Jules s'appretait à partir pour l'Allemagne et occuper un poste de lecteur auprès de l'impératrice Augusta. Il ne put assister aux obsèques. Cela pèse sans doute sur le souvenir qu'il garde de son père. (Voir tout le début de sa lettre à sa sœur Marie, datée de Paris, 20 novembre 1881, *OC I*, 704).
2. M<sup>me</sup> Charles Laforgue, née Pauline Lacolley (voir le commentaire que tire Jean-Pierre Giusto de ce nom, *infra*, p. 66), était originaire du Havre, et fille d'un Normand qui dirigeait à Montevideo une fabrique de chaussures. Après avoir eu pas moins de douze enfants, elle fait une fausse couche au début de l'année 1877 et meurt à Paris, affaiblie et emportée par une pneumonie, le 6 avril 1877. À l'égard de ce deuil, Jules Laforgue a une attitude ambiguë, qui va de la dénégation à l'expression « hypertrophique » du deuil. Voir « La Chanson du petit hypertrophique », composée en 1882, et qui est le point de départ obligé des *Complaintes*, même si elle ne fait pas partie du recueil tel que le poète l'a voulu et publié en 1885. Sur ce point, voir plus bas, p. 22. Cette volonté de distance, qui est une marque de la pudeur, explique sans doute qu'à la fin de la « Complainte des grands pins dans une villa abandonnée », il se dise « Loin de père et mère, enterrés / En Alsace » (*IN*, 123), ce qui n'est nullement le cas pour ses parents. Sur ce poème, voir plus bas l'étude d'Éric Benoit, p. 161 *sqq.*
3. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai choisi de m'attarder, plus loin, sur ces « Vingt ans », *infra*, p. 31 *sqq.* Il faut y ajouter le souvenir du poème de Verlaine, dans *Sagesse*, « Je suis venu, pauvre orphelin » (introduit par « Gaspard Hauser chante ») et de cette figure de Gaspard Hauser, qui a hanté aussi Laforgue. Je reviendrai sur ce point plus bas, p. 31 *sqq.*
4. Cette « procédure d'ellipse » s'oppose, comme l'a justement noté Jean-Pierre Bertrand, à la « parole hypertrophiée » (*Les Complaintes de Jules Laforgue. – Ironie et désenchantement*, Klincksieck, 1997, p. 314-320). Voir plus bas, p. 24.
5. L'insinuation du Démon est doublement perfide : il réduit l'écriture de celui qui se croit poète aux jambages d'un rond-de-cuir, tel le père Savon, employé au Ministère de la Marine et préposé aux écritures, dans la longue nouvelle de Maupassant « L'Héritage » (dans *Miss Harriet*, 1884) ; il flétrit les Écritures saintes pour en faire des écritures. Cette insinuation est d'autant plus douloureusement ressentie que c'est « le Démon de la Vérité », celui qui interdit de se faire des illusions sur soi-même.
6. Ce n'est pas toujours le cas dans *Les Complaintes* ; voir le refus essuyé par celui qui proteste et réagit avec violence dans la « Complainte des blackboulés » (*IN*, 101-102). Mais il est vrai que le recueil ne plaide pas en faveur de la femme, que Laforgue a parfois tendance à traiter comme Hamlet traitait Ophélie, en prostituée, ou du moins en « voluptante » (voir la « Complainte des voix sous le figuier bouddhique »).
7. Thème itératif dans *Les Complaintes* déjà : la prétendue extase amoureuse, chantée par Verlaine

C'est pourquoi je vivotte, vivotte,  
Bonne girouette aux trent'six saisons<sup>1</sup>,  
Trop nombreux pour dire oui et non...  
- Jeunes gens ! que je vous serv'd'Ilote<sup>2</sup> !

C'est un portrait du poète par lui-même, un poète orphelin qui, même s'il a vingt-cinq ans (le poème est daté de Copenhague, Else-nour, 1<sup>er</sup> janvier 1886), tend à s'immobiliser sur l'« adagio » des « Vingt ans<sup>3</sup> ». Rimbaud avait tenté d'apaiser un Satan-Cerbère en détachant pour lui et en lui livrant en pâture, dans le Prologue d'*Une saison en enfer*, « quelques hideux feuillets de son carnet de damné ». Laforgue, s'abandonnant à sa passion de la littérature, a eu l'impression d'avoir à ses côtés le même Démon, ressemblant au Méphistophélès de Goethe, à « l'Esprit qui toujours nie<sup>4</sup> ». Il s'est demandé, à cause de ce destructeur toujours dans l'ombre, si ce qu'il prenait pour de la littérature, ou plutôt (déjà plus modestement, avec plus de désinvolture volontaire, pour « d'la littérature »), n'était pas seulement les « écritures » d'un scribe. L'amour, le mariage : il n'en a pas le cœur, ne s'en croyant pas plus digne que de trop faciles partenaires.

En 1886, pourtant, celles qui étaient dédaigneusement désignées comme « elles » vont prendre le visage unique d'une jeune Anglaise. Comme l'écrivait Pascal Pia, qui a tant œuvré aussi pour Laforgue, « les jeunes filles ne sont qu'une seule jeune fille, qui s'appelle Miss Leah Lee<sup>5</sup> ». Laforgue ne passera pas, comme Guillaume Apollinaire, d'Allemagne à Londres pour tenter d'y embrasser l'ombre d'une disparue toujours fuyante<sup>6</sup>. Celui qui se croyait mal-aimé, et mal-aimant tout aussi bien (c'est l'un des thèmes des *Complaintes*, et en particulier de la « Complainte-Litanies de mon Sacré-Cœur », qui s'achève sur le distique : « Et toujours, mon Cœur, ayant ainsi déclamé, / En revient à sa complainte : Aimer, être aimé ! », *IN*, 145), semble trouver l'apaise-

---

dès le premier vers de la première des « Ariettes oubliées », dans les *Romances sans paroles* (« C'est l'extase amoureuse »), n'est qu'une illusion qui prend vite fin (« nous délèvrant de l'extase », dans la « Complainte des nostalgies préhistoriques », *IN*, 92, avec une manipulation du mot très caractéristique de Laforgue).

1. « Vivre petitement, avec peine » (Littré). L'orthographe exigerait « vivote ». Mais celle de Laforgue ne va pas sans une incertitude, peut-être volontaire, avec les mots présentant cette désinence. Un effet poétique naît du redoublement du *t*, même quand il constitue une faute.
2. Littré : « Nom que les Spartiates donnaient à leurs esclaves » ; au figuré : « Celui qui est réduit dans une société au dernier état d'abjection ou d'ignorance ».
3. J'emprunte le mot et le titre à Rimbaud ; voir plus bas, p. 31.
4. « MEPHISTOPHÉLÈS. - Je suis l'esprit qui toujours nie ; et c'est avec justice : car tout ce qui existe est digne d'être détruit, il serait donc mieux que rien n'existât. Ainsi, tout ce que vous nommez péché, destruction, bref, ce qu'on entend par mal, voilà mon élément » (Goethe, *Faust*, traduction de Gérard de Nerval, rééd. Jean de Bonnot, 1981, p. 73). Sur l'importance de Faust, et en particulier des drames de Goethe, pour Laforgue, qui voulut lui-même écrire un *Faust*, et sur la marque laissée par ce mythe dans *Les Complaintes*, voir plus bas, p. 48 sqq.
5. Jules Laforgue, présentation des *Poésies complètes*, tome I, *Les Complaintes et les premiers poèmes*, Poésie/Gallimard (PG), 1979, p. 26.
6. « La Chanson du Mal-Aimé » (1903), inspirée par Annie Playden, dans *Alcools* (1913).

ment quand il épouse l'élue, le 31 décembre 1886 après-midi, dans une petite église protestante de Kensington.

Curieuse date, en vérité ! Laforgue-Hamlet, le 1<sup>er</sup> janvier 1886, se demandait s'il avait le temps d'aimer (« *Had I but time!* »). La nuit de la Saint-Sylvestre, où le solitaire doit échapper aux frustrations, aux hallucinations hoffmannesques<sup>1</sup>, conduit vers l'année qui sera celle de sa mort prématurée, le 10 août 1887. Le cortège funèbre qui l'accompagne au cimetière de Bagneux se réduit à une dizaine de personnes, toutes liées à sa courte vie et à l'histoire, à la substance parfois, des *Complaintes* : Théophile Ysaÿe, brillant pianiste belge, le frère du plus illustre des violonistes du temps, était nécessairement présent derrière la « Complainte des pianos qu'on entend dans les quartiers aisés<sup>2</sup> » ; Paul Bourget, le guide parfois sévère de ses premières tentatives poétiques, qu'il s'était longtemps obstiné à considérer comme l'écrivain majeur de son temps<sup>3</sup>, et pour qui il avait écrit le poème-dédicace de son recueil de 1885 ; Gustave Kahn, l'ami, le confident littéraire, et Félix Fénéon, les « patrons » de *La Vogue*, qui avaient accueilli certains de ses textes dans leur revue ; Jean Moréas, le poète d'origine grecque<sup>4</sup> ; Paul Adam, le romancier ; Georges Seurat, le peintre que lui avait fait connaître un autre de ses amis, Charles Henry<sup>5</sup>, qui lui a donné à réfléchir sur la technique impressionniste en peinture, sur « l'œil impressionniste [...], dans l'évolution humaine l'œil le plus avancé, celui qui jusqu'ici a saisi et a rendu les combinaisons de nuances les plus compliquées connues », et qui l'a orienté vers ce qu'il y a d'impressionniste dans sa propre technique poétique. Manquaient à ses obsèques Charles Henry lui-même, Eugène Ysaÿe, sans doute trop pris par sa carrière de virtuose international, Charles Ephrussi, le grand collectionneur et historien d'art, défenseur ardent de l'impressionnisme,

1. Voir le conte de E. T. A. Hoffmann, « Les Aventures de la Saint-Sylvestre ».
2. Alain Corbellari sous-estime le rôle de Théo dans son excellent article « Orgues et pianos : le sacré et le profane dans la poésie de Jules Laforgue », *Romantisme*. – *Revue du XIX<sup>e</sup> siècle*, n°107, 2000, premier trimestre, p. 49-58. Il suffit de parcourir la correspondance de Laforgue pour voir l'importance de cet artiste dans sa vie et dans son univers intérieur. On souhaite qu'une étude précise soit faite de la relation entre Laforgue et la musique, évitant certaines erreurs de l'édition des *Œuvres complètes*, par exemple Alessandro Scarlatti au lieu de son fils Domenico (OC I, 883), dont une sonate en ré mineur a été dite « Pastorale » et figure encore sous ce titre dans certaines éditions en usage aujourd'hui ; c'est celle de Karl Tausig (orthographié « Thausig » par Laforgue dans son Agenda de 1883) avait arrangée à sa manière virtuose, – une virtuosité qui ne pouvait qu'impressionner Laforgue, qui se veut et se dit lui aussi « virtuose » en vers. Alain Corbellari, musicien, compositeur lui-même, est tout désigné pour une semblable recherche.
3. « Je suis heureux de ce que vous me dites de la gloire de Bourget », écrit-il à Charles Ephrussi de Berlin, le 9 avril 1882 ; « en laissant de côté l'inévitable subjectivité de tous mes jugements, il y a longtemps que je pense et dis à qui veut l'entendre que si quelqu'un a du génie parmi nos poètes, c'est Bourget, au-dessus de Sully (Prudhomme), de Coppée, de Richepin etc. Quant au critique, à part les maîtres bien assis, il est encore le plus pénétrant, avec quelque chose de plus qu'eux tous, son âme » (OC I, 767).
4. Son recueil *Les Syrtes* a paru en 1884, *Les Cantilènes* en 1886.
5. Sur Charles Henry, voir plus bas, p. 14.

dont il avait été quelque temps le secrétaire et grâce auquel il avait publié quelques chroniques dans *La Gazette des Beaux-Arts*. Qu'en était-il des nombreux frères de Jules ? de sa sœur Marie<sup>1</sup> ? quelles étaient ces femmes, – une ou deux, nous dit Pascal Pia – qui étaient là<sup>2</sup> ? La jeune M<sup>me</sup> Laforgue ouvrait la triste marche, elle dont il avait dit qu'elle était « toujours gaie et fantaisiste », dont il avait envié la « vraie santé de maigre<sup>3</sup> » et que pourtant la phtisie allait enlever à son tour, au même âge de vingt-sept ans, le 6 juin 1888.

Tout serait sujet de plainte, pour qui s'attarde sur la biographie de Jules Laforgue. La philosophie pessimiste allemande, dont il est imprégné, devrait contribuer encore, dans l'esprit du lecteur, à l'impression de désespoir. Pourtant il avait choisi de terminer le recueil des *Complaintes* sur une note plus gaie « Coucou<sup>4</sup> ! ». « *Words! words! words!* » : son Hamlet a répété le même mot que celui de Shakespeare, devant le fossoyeur chargé d'enterrer Ophélie (le fossoyeur de la « Complainte de l'oubli des morts »), ce mot qui n'était autre que « des mots ». L'ombre de Hamlet qu'il a cru rencontrer à Elseneur<sup>5</sup> demanderait encore « des gammes, des gammes, des gammes », – en tout cas, « Des gammes, des gammes, avant la vieillesse<sup>6</sup> ! ». Laforgue a fait

1. Jules semble avoir avec eu une relation exceptionnelle, si l'on en juge par les lettres qu'il lui envoie. « Je rendrai mes frères et sœurs heureux », lui écrit-il le 20 novembre 1881 : « mais pour toi, ce sera de l'adoration, de la vénération. / Et si tu mourais, je mourrais » (OC I, 705).
2. À cette date, il faut sans doute laisser de côté Sabine Jumelin, épouse séparée de l'architecte Paul Mültzer, qui tenait un salon littéraire rue Denfert-Rochereau, qui avait fait la connaissance de Laforgue par l'intermédiaire de Charles Henry et avec qui il entretenait quelque chose qui fut de l'ordre du flirt intellectuel. Poète des *Sillages* (mais ce recueil n'a été publié qu'en 1892), elle se choisit des pseudonymes divers, dont celui de Sanda Mahali, dont Laforgue a gentiment raillé « l'orientalisme bazar » (OC I, 753). « Entre eux », écrit Marie-Jeanne Durry dans le livre dont je donne plus loin les références, « s'esquisse une amitié amoureuse qui ne dit pas son nom et où passera le désir » (p. 36). Un refroidissement semble s'être produit à partir de mars 1882. Un poème des *Sillages* sera dédié « Au poète Jules Laforgue », et elle lui empruntera deux épigrammes.
3. Cité par Pascal Pia, présentation à son édition des *Poésies complètes* de Laforgue dans *Le Livre de poche*, n°2109, 1970, p. 26. Propos adressés à sa sœur Marie après son mariage.
4. C'est de là que partira Jean-Pierre Giusto dans l'étude qu'on lira plus bas, p. 63. C'est là-dessus que Marie-Jeanne Durry achève sa présentation des *Complaintes* (p. 136), dans le livre cité plus bas, « entrechats d'un saut [...] léger » dans ce qui reste, comme elle le note, une « Complainte-Épithaphe ». Ce « Coucou ! », on l'entend, sarcastique, dans la « Complainte de cette bonne Lune » (IN, 67), et c'est le nom d'un des nombreux instruments à marquer le temps (« Complainte des Mounis du Mont-Martre », IN, 142).
5. Laforgue s'est trouvé en effet au Danemark, dans l'ancien royaume de Hamlet, au début de l'année 1886, et il se rappelait « un horrible jour de l'an » (cité par Pascal Pia, PG, p. 25). Il a transposé, avec beaucoup de liberté, ses impressions dans le début de « Hamlet, ou les suites de la piété filiale », récit publié en trois livraisons successives dans *La Vogue*, 15, 22 et 29 novembre 1886) avant de devenir la première des *Moralités légendaires* dans le livre publié à titre posthume par Édouard Dujardin aux éditions de la Revue Indépendante en novembre 1887. Pour « *Words! Words! words!* » voir dans l'édition de Pascal Pia des *Moralités légendaires*, Gallimard, 1977, Folio n°855, p. 43. Et lire plus bas l'article de Christophe Ono-dit-Biot, p. 127.
6. « À propos de Hamlet », texte publié par Laforgue dans *Le Symboliste* en 1886 et placé par P. Pia en appendice à son édition des *Moralités légendaires*, p. 210. On rappellera aussi les « tristes gammes », (« Gammes, / Vieilles gammes ») qu'entend le pauvre jeune homme dans la complainte qui gémit sur son sort (IN, 130).

mieux que des gammes, même si sa poésie a souvent quelque chose de fragile, d'expérimental, de (faussement) maladroit et de (faussement) hésitant comme celles des « Pianistes » malignement introduits par Camille Saint-Saëns dans son *Carnaval des Animaux*<sup>1</sup>. Le Temps, à qui il a prêté une plainte, ne lui a pas laissé le temps de faire davantage de gammes, mais il ne l'a pas empêché de réaliser des chefs-d'œuvre avec ces gammes mêmes. C'est le cas de ce recueil qu'il a véritablement accompli et réalisé jusqu'à lui donner une forme matérielle, *Les Complaintes*, « son recueil entre tous », comme l'a justement écrit Marie-Jeanne Durry, un recueil « qui va dans tous les sens, sur tous les tons – les tons laforguiens<sup>2</sup> ».

Et que cette citation de l'excellent livre publié sur Laforgue en 1952 par cette éminente universitaire, qui fut aussi une femme de lettres, me permette de rendre, avec beaucoup de retard, un hommage ému à celle qui dirigea l'une de mes thèses et présida avec bienveillance et autorité à la fois le jury qui, en mars 1970, me conféra le grade de docteur d'État. Au mois d'octobre suivant, j'entrais, pour y exercer un métier difficile et passionnant, dans une Sorbonne qu'elle a véritablement illustrée. Elle invitait à toujours dépasser l'investigation savante pour écrire avec goût et pénétration. « Une belle âme » : ainsi a-t-elle caractérisé Laforgue. « La belle âme, comme on n'en fait plus aujourd'hui, que les croque-morts des *Complaintes* avaient distinguée du premier coup d'œil en entrant chez le *pauvre jeune homme suicidé* » (voir la « Complainte du pauvre jeune homme », *IN*, 130-132). « Cette âme », écrivait encore Marie-Jeanne Durry, « est en mouvements, en départs. "Tâïaut ! Tâïaut ! et hallali"<sup>3</sup>. Dans un grand vent noir, le poète sonne

1. Laforgue n'a pu connaître cette œuvre, qui n'a été que tardivement révélée avant de connaître le succès que l'on sait. Mais Saint-Saëns est un nom qui revient sous sa plume dans sa correspondance. « Je crois que nous aurons bientôt Saint-Saëns », écrit-il de Berlin à Charles Ephrussi le 29 janvier 1882 (*OC I*, 749). Sa lettre à Eugène Ysaÿe (le violoniste, cette fois) du 20 mars de la même année prouve qu'il a assisté, à Hambourg, à l'une des représentations qui venaient d'être données de l'opéra de Saint-Saëns, *Samson et Dalila* (1877), dont il vante les « beautés » (*OC I*, 760-761).
2. Marie-Jeanne Durry, *Jules Laforgue*, Pierre Seghers, Poètes d'aujourd'hui n°30, 1952, rééd. 1971, p. 85-86. À noter qu'en tant qu'écrivain, Marie-Jeanne Durry s'est vu consacrer un volume, dans la même collection, où elle est présentée par Jacques Madaule.
3. « Tâïaut ! Tâïaut ! » est une citation de la « Complainte variations sur le mot "falot, falotte" », dont on lira plus loin le commentaire par Claude Gély, p. 175. « Tâïaut ! », explique Littré, est le « cri du chasseur quand il appelle les chiens pour les lancer après la bête ». L'« hallali » est le « cri de chasse qui annonce que la bête est sur ses fins ». Piteusement, dans la complainte-variations, – qui n'a jamais mieux mérité son nom, le chien se noie au moment où le chasseur lance cet appel (*IN*, 135). Comme l'explique une note d'Édouard Maynial dans son *Anthologie des poètes du XIX<sup>e</sup> siècle*, Hachette, 1935, p. 411, « l'idée du chien tombé à l'eau et incapable de se sauver éveille celle d'un cerf réduit aux abois et cerné par la meute dans une mare, d'où le cri des chasseurs ». Et dans la « Complainte des condoléances au Soleil », les « spleens d'amour » sonnent « des hallalis » (*IN*, 126). Cette chevauchée des mal-qui-rient vaut la chevauchée des Walkyries revue, ou plutôt réentendue dans « Pan et la Syrix » (*Moralités légendaires*, p. 163) : « Hoyotoyo ! / Heiaha ! / Hahei ! Heiaho ! Hoyohei ! », « Hoyotoho ! » c'est-à-dire, précise le texte, « fuis, fuis, va toujours ! » (p. 164). La citation complète que fait Marie-Jeanne Durry est celle du poème intitulé « L'Hiver

lui-même le cor qui précipite sa course et le met aux abois. Mais parfois cette course ressemble à un songe où défilent sans dureté les chagrins, les bonheurs ratés, la beauté et la fugacité d'un loisir d'étoile et de lune sur une route qui n'a pas de terme<sup>1</sup>... Marie-Jeanne Durry s'est éteinte en 1980. En 2001, elle aurait eu cent ans...

---

qui vient », dans les *Derniers vers* (elle donne le texte p. 192-193, et voir *LdP*, 279-281 ; on entend encore « Taïaut ! Taïaut ! » dans le poème suivant, « le mystère des trois cors », p. 282 : « Taïaut ! Taïaut ! Je t'aime ! / Hallali ! Roncevaux ! », associé donc à ce Roland qu'on retrouve comme objet de rêverie de la femme dans la « Complainte des pianos qu'on entend dans les quartiers aisés » (*IN*, 68).

1. Marie-Jeanne Durry, *op. cit.*, p. 154.

# Introduction

## Histoire d'une mutation-variations

Pierre Brunel

Malgré le petit groupe de ses défenseurs, Jules Laforgue fait figure de parent pauvre entre Rimbaud et Mallarmé. En son temps, il était tout autant éclipsé entre Paul Bourget, qu'il admirait, et Sully Prudhomme, le futur premier titulaire du Prix Nobel de Littérature, en 1901. Mais il s'est assez vite détaché de ce qu'il appelle « toutes les Sully-Prudhommeries qu'on sait<sup>1</sup> ». Il les rejette en même temps que « toutes les *Chansons des Gueux* », donc en même temps que Jean Richopin, au moment même où il s'apprête à adresser « de [s]es Complaintes » à cet ami, son aîné d'un an, qu'il avait sans doute connu en fréquentant la Bibliothèque nationale et qui était, sinon un érudit, du moins un polymathe, un écrivain aussi et un familier des peintres Signac et Seurat<sup>2</sup>. Nous sommes alors en 1883. Il croit encore en Bourget, dont il s'éloignera pourtant aussi peu à peu.

*Les Complaintes* sont le premier recueil publié par Laforgue, en 1885. C'est que, comme il s'est éloigné de ses premiers modèles, il s'est éloigné de lui-même, de ce qui aurait dû être *Le Sanglot de la Terre*. Il a préféré laisser de côté ce qu'il appelle, avec un détachement qui n'exclut pas une certaine tendresse, ses « vers philo ». Il tiendra d'ailleurs à en garder au moins une trace dans son recueil, les « Préludes autobiographiques » (IN, 53-56). Ce sont encore ses « poèmes Berthollet », c'est-à-dire ceux qui remontent au temps où, avant son départ pour l'Allemagne en 1881, il habitait la rue Berthollet, à Paris (celle où, à ce moment-là, résidait aussi Charles Henry). « J'ai abandonné mon idéal de la rue Berthollet », écrit-il de Bade à sa sœur Marie, le 14 mai 1883, « mes poèmes philosophiques. Je trouve stupide de faire la grosse voix et de jouer de l'éloquence ». Sa manière a changé, et il en avertit Marie, qui risque de trouver « bizarres » ses nouvelles productions. « Aujourd-

1. Lettre à Charles Henry, Coblenz-Schloss, samedi 14 juillet 1883, dans *Œuvres complètes*, édition chronologique intégrale, Lausanne, L'Âge d'Homme, tome I (1860-1883), 1986, p. 830-831. Cette édition sera désormais désignée par le sigle OC.

2. Voir la notice qui lui est consacrée *ibid.*, p. 676-677. Pour plus de renseignements, voir l'article d'Alain Mercier, « Charles Henry et l'esthétique symboliste », dans la *Revue des Sciences Humaines*, avril-juin 1970, avec une bibliographie.

d'hui », lui dit-il, « que je suis plus sceptique et que je m'emballer moins aisément et que d'autre part je possède ma langue d'une façon plus minutieuse, plus clownesque, j'écris de petits poèmes de fantaisie, n'ayant qu'un but : faire de l'original à tout prix ». Et, dans la foulée, il lui annonce ce qui sera *Les Complaintes* :

J'ai la ferme intention de publier un tout petit volume (jolie édition, luxe typographique, écrin digne de mes bijoux littéraires !) – titre : *Quelques Complaintes de la vie*<sup>1</sup>.

Trois modifications sont sensibles. Il est « plus sceptique », ce qui ne signifie pas que son détachement à l'égard de la religion chrétienne de son enfance, et encore de son adolescence, se soit accentué. Les succédanés qu'il avait cru trouver, en particulier dans ce qu'il pouvait connaître de la philosophie de Schopenhauer et dans la *Philosophie de l'Inconscient* de Hartmann, ont perdu du crédit à ses yeux, ou plutôt à son esprit. Ses lectures philosophiques sont beaucoup plus diverses, beaucoup moins monolithiques qu'on ne l'a dit. On le surprend, en août 1882, en train de « marmott(er) des versets de Spinoza » (*OC I*, 798). Sans doute au mois de janvier précédent disait-il dans une lettre « mon Hartmann », mais aussi « mon Baudelaire, mon Cros », c'est-à-dire mon volume de Hartmann, mon volume de Baudelaire, mon volume de Charles Cros, trois lectures fondamentales pour lui. Et la même lettre à Charles Henry contenait un abrégé de sa philosophie du jour, fortement tributaire de celle de l'Allemand :

La Terre ? – Voici :

Dans des semaines d'éternités, la Conscience, par esprit d'ordre, fera le bilan des espaces et des temps depuis son dernier compte. Au bas d'une page, elle arrivera à une planète bête avec son histoire insignifiante, valeur négligeable pour la Conscience, et suivront une foule de milliards de planètes semblables, et parmi elles se trouvera la Terre. Et la Terre aura pour tout souvenir un *idem* dans cette colonne de nullités.

La Terre ? – Voilà (*OC I*, 741-742).

Mais on reste très proche ici des poèmes prévus pour *Le Sanglot de la Terre*. Edgar Poe, dans *Eureka* (traduit par Baudelaire), avait imaginé aussi une cosmogonie vertigineuse. Et on s'apercevra, en étudiant attentivement *Les Complaintes*, que si l'Inconscient est bien là (« Complainte propitiatoire à l'Inconscient »), la Loi et son nom sont poussés vers « la Retraite », que la multiplicité des Soleils n'incite à aucune admiration, – au contraire (« Complainte-Placet de Faust fils ») et que ces grandes considérations philosophiques sont parodiées dans l'éton-

1. Cette lettre capitale se trouve dans *OC I*, 821-822.

nante « Complainte du Temps et de sa commère l'Espace », *falot* et *falotte* démesurément amplifiés (la succession de deux complaintes ne trompe pas à cet égard) et réunis en d'« abstraites amours ». « Cette complainte », écrit Jean-Pierre Bertrand, « est une des seules à renouer avec les 'vers philo' du *Sanglot de la Terre*. Laforgue scénarise dans cette pièce de grands concepts philosophiques en une cosmogonie fantastique chargée d'expliquer, suivant Hartmann, que l'ordre humain s'inscrit dans la logique de l'univers<sup>1</sup> ». En fait rien n'est plus anti-hartmannien, et en même temps rien n'est plus hartmannien que cette complainte, et cette antinomie nouvelle est la marque propre des *Complaintes* sur le plan philosophique. Laforgue allie toujours le pour et son contraire. Son doute s'exprime dans le vertige des contradictions.

C'est qu'en poésie même, je veux dire dans le domaine formel, sa conception aussi a évolué. Lui-même le souligne dans une lettre à Charles Henry de la fin février ou du début mars 1882. Il se trouve alors à Berlin. « Mes idées en poésie changent », lui confie-t-il. « Après avoir aimé les développements éloquentes, puis Coppée, puis *La Justice* de Sully (Prudhomme), puis baudelairien : je deviens (comme forme) kahnesque et mallarméen » (*OC I*, 757). Il nous donne là un véritable cours d'histoire littéraire appliquée à lui-même. François Coppée, le poète des *Intimités*, est peut-être celui qui l'a le moins marqué ; il est aussi celui qu'il a le moins parodié, et il n'en a jamais fait sa tête de Turc comme Verlaine et Rimbaud dans *l'Album zutique*. Sully ? Il le démarque systématiquement, quand sa « Complainte-Placet de Faust fils » aligne les mêmes quatre quatrains (8 / 8 / 8 / 4) que « Les Vœux », dans *Les Vaines Tendresses*<sup>2</sup>. Baudelaire, qui viendrait après, chronologiquement, dans l'ordre de ses admirations, n'est pas traité différemment dans *Les Complaintes*. Le plus bel exemple est la « Complainte du vent qui s'ennuie la nuit » qui, d'un bout à l'autre, est passible du même traitement juxtalinéaire avec « Le Jet d'eau<sup>3</sup> ». À propos de Gustave Kahn, lui aussi son aîné d'un an, on pourrait se laisser seulement bercer par la biographie et par une amicale relation

1. *Les Complaintes*, édition de Jean-Pierre Bertrand, Flammarion, GF n°897, 1997, p. 170, n. 141. Et voir aussi le livre du même spécialiste, *Les Complaintes de Jules Laforgue. - Ironie et désenchantement*, Klincksieck, Bibliothèque du XX<sup>e</sup> siècle, 1997, p. 165 sqq. Pour la représentation sexualisée d'un compère et de sa commère, il suffit de penser au couple de Chronos et de Gaïa dans la *Théogonie* d'Hésiode, bien connue à l'époque dans la traduction d'un poète que Laforgue respecte, Leconte de Lisle. En introduisant la notion de « spasme » (p. 167) le commentateur se réfère implicitement à *l'Eureka* de Poe.
2. La mise en parallèle est frappante dans la présentation juxtalinéaire que Daniel Grojnowski fait des deux poèmes dans son livre *Jules Laforgue et l'« originalité »*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1988, p. 104. Et voir le dossier, dans notre *Dictionnaire pour l'étude des « Complaintes » de Laforgue*, Éditions du temps, 2000.
3. Voir Grojnowski, *op. cit.*, *loc. cit.* Mais il n'y a pas lieu de s'en tenir à la première strophe, et J.-P. Bertrand semble s'y être laissé tromper. Voir plus bas l'explication qui est proposée de cette complainte, p. 133 sqq.

qu'éclaire leur correspondance<sup>1</sup>. Mais très tôt Kahn est le confident littéraire de Laforgue, et ils seront des rivaux en matière d'invention du vers libre. À Kahn, précisément, il a fait savoir, en janvier 1881, que le grand Paul Bourget aimait beaucoup les *pages oubliées* de Mallarmé (OC I, 691), c'est-à-dire certains des poèmes en prose publiés à partir du 20 décembre 1875 chez Alphonse Lemerre. Baudelaire a perdu du terrain pour lui : s'il aime encore la préface des *Fleurs du Mal* (c'est-à-dire la pièce liminaire « Au Lecteur »), et de grandes pièces comme « Une charogne », « Un voyage à Cythère », « Les Phares », « Femmes damnées », « Danse macabre », et plus encore « Tristesses de la lune », « La Lune offensée », en revanche il n'aime pas du tout la section « Révolte », à l'exception d'« Abel et Caïn » (OC I, 693). Mais Mallarmé le préoccupe et l'attire de plus en plus (*Wathek* [sic], OC I, 728, d'autres textes encore). Le fragment sur Mallarmé qui figure dans ses *Mélanges posthumes*, tout en faisant dériver de principes philosophiques analogues aux siens la poésie du maître de la rue de Rome, et en rappelant qu'il est parti lui aussi du Parnasse, marque doublement la marge où il s'est installé et la distance qu'il a prise, – celle, différente sans doute, qu'il veut adopter lui-même :

FRAGMENT SUR MALLARMÉ. – L'Inconscient ; le principe, après l'effort, l'apothéose de la conscience caractéristique de la conscience parnassienne se consolant dans des protestations bouddhiques, le principe en poésie du bégaiement, de l'en allé. Chez M. Mallarmé, contemporain des Parnassiens à facture raisonnée et du premier engouement de la poésie faisant de la psychologie descriptive et didactique (Sully Prudhomme, Bourget), ce n'est pas le bégaiement de l'enfant qui a mal, mais le *Sage qui divague* ; – ce n'est jamais une divagation d'images comme dans le rêve et l'extase inconsciente, c'est-à-dire de sentiments exprimés avec l'immédiat de l'enfant qui n'a à sa disposition que le répertoire de ses besoins, mais de la divagation *raisonnée*, consciente et l'on voit souvent qu'elle n'est pas de premier jet. Toujours concret, jamais impalpable<sup>2</sup>.

Voilà un beau morceau de critique assurément, remarquablement intuitif, jusqu'en la mise en valeur de la notion de *Divagations* dont Mallarmé fera le titre d'un de ses livres en 1897, peu avant de mourir.

1. Voir la notice sur Gustave Kahn, OC I, 674-675. Chartiste de formation, poète raffiné, Kahn fut toujours au service des autres. Fondateur de la revue hebdomadaire *La Vogue* en avril 1886, il y publiera certaines des *Moralités légendaires* de Laforgue, ses poèmes en vers libres et ses traductions de Whitman. La lettre de Laforgue à Kahn du 22 ou du 29 décembre 1884, où il commente un poème des *Palais nomades* (OC II, 721-723), est très éclairante sur le jugement qu'il porte sur lui.
2. *Mélanges posthumes*, Mercure de France, 1903, reprint Slatkine, avec une préface de Philippe Bonnefis, 1979, p. 128-129.

dans la tension entre les forces, concurrentes, de la vie et de la mort, de l'espérance et du désespoir ; le commentaire qui veut saisir le message du texte ne peut qu'osciller entre ces deux pôles, oscillation qui reproduit, dans la lecture, celle qui décida de la composition du texte en deux voix alternantes.



## « Complainte variations sur le mot “falot, falotte” »

Claude Gély

- Falot, falotte !  
Sous l'aigre averse qui clapote.  
Un chien aboie aux feux-follets,  
Et puis se noie, taïaut, taïaut !  
5 La lune, voyant ces ballets  
Rit à Pierrot !  
Falot ! Falot !
- Falot, falotte !  
Un train perdu, dans la nuit, stoppe,  
10 Par les avalanches bloqué ;  
Il siffle au loin ! et les petiots  
Croient ouïr les méchants hoquets  
D'un grand crapaud !  
Falot, falot !
- Falot, falotte !  
La danse du bateau-pilote,  
Sous l'œil d'or du phare, en péril !  
Et sur les *steamers*, les galops  
20 Des vents filtrant leurs longs exils  
Par les hublots !  
Falot, falot !
- Falot, falotte !  
La petite vieille qui trotte,  
Par les bois aux temps pluvieux,  
25 Cassée en deux sous le fagot  
Qui réchauffera de son mieux  
Son vieux fricot !  
Falot, falot !
- Falot, falotte !  
30 Sous sa lanterne qui tremblotte,  
Le fermier dans son potager  
S'en vient cueillir des escargots,  
Et c'est une étoile au berger

- 35 Rêvant là-haut !  
Falot, falot !
- Falot, falotte !  
Le lumignon au vent toussothe,  
Dans son cornet de gras papier :  
40 Mais le passant en son pal'tot,  
Ô mandarines des Janviers,  
File au galop !  
Falot, falot !
- Falot, falotte !  
45 Un chiffonnier va sous sa hotte ;  
Un réverbère près d'un mur  
Où se cogne un vague soulaud,  
Qui l'embrasse comme un pur,  
Avec des mots !  
Falot, falot !
- 50 Falot, falotte !  
Et c'est ma belle âme en ribotte,  
Qui se sirote et se fait mal,  
Et fait avec ses grands sanglots,  
Sur les beaux lacs de l'Idéal
- 55 Des ronds dans l'eau !  
Falot, falot !

C'est bien le « sanglot de la terre » qui ne cesse de monter à travers les « variations » de cette complainte, composée, comme l'a indiqué le poète lui-même, à Chevreuse, en septembre 1884, par quelque soir d'« automne monotone », dans la grisaille familière de la province, aux écoutes de tous ces appels qui traversent l'espace indifférent, perdus dans la dérive inconsciente de la grande aventure cosmique. Appels qui toujours demeureront sans réponse, rencontres solitaires et inefficaces, misères les unes aux autres étrangères, « ballet » grotesque (v. 5) de sourds et de muets qui tour à tour entrecroisent, sans jamais les échanger, leurs détresses : le chien aboie, « et puis se noie », mais la lune « rit à Pierrot » ; le train perdu « siffle au loin », mais les « petiots » ne reconnaissent pas le signal ; le bateau-pilote est en péril, mais l'œil du phare reste indifférent ; la petite vieille dans le bois, le fermier dans son potager passent solitaires sans interrompre, « là-haut », le rêve également solitaire de l'étoile ; le lumignon, prêt à défaillir, « toussothe », mais le passant « file au galop » ; l'ivrogne déborde de « mots » et de tendresses, mais c'est le réverbère qu'il embrasse, tandis que « va », on ne sait où, le chiffonnier silencieux et inconnu...

Tel est, – « falot, falotte » –, le thème central autour duquel s'entrelacent les arabesques de la mélodie. « Falot, falotte » : « plaisant, drôle,

grotesque<sup>1</sup> ». Laforgue, à vrai dire, semble accorder une particulière faveur à ce terme quelque peu désuet où viennent si harmonieusement s'accorder, en multiples suggestions sémantiques, les notes dominantes de ses *Complaintes* : pitié et dérision, tentation de l'attendrissement très vite déguisée en raillerie, humour navré devant l'universelle incohérence et la tristesse cocasse des êtres et des choses abandonnés à leur solitaire insignifiance ou à la tremblante fragilité de leur existence éphémère<sup>2</sup>... Le mot, par exemple, se retrouve, associé, comme ici, à une évocation cosmique, dans le poème des *Derniers Vers* intitulé « L'hiver qui vient » :

Non, non ! C'est la saison et la planète *falote* !

C'est bien aux espaces planétaires et sidéraux que renvoie le microcosme provincial de cette complainte familière, microcosme et macrocosme n'étant en fin de compte que les deux témoignages complémentaires d'une même certitude : celle de l'« Éternullité » du Tout, et de l'absurdité d'une création à jamais condamnée à « se ressasser » elle-même, dans la nostalgie d'un Créateur à jamais absent...

\*

À cette « lecture » du texte, et à cette structure musicale qui ordonne en « variations » successives le ballet absurde de l'Inconscience universelle, la fantaisie du poète autorise, – et même, semble-t-il, suggère –, de superposer une autre lecture, et une autre structure, dont le code serait fourni, de strophe en strophe, par le retour, au septième vers, du même mot qui constitue le refrain : « Falot ! falot ! »

« Falot », non plus adjectif, mais substantif, et désignant, comme l'indique Littré, une « lanterne », ou, en termes de marine, un fanal, et, par extension, un signal lumineux... On sait que Laforgue est coutumier de ces jeux de mots. Et, de fait, cette complainte peut aussi s'interpréter comme une suite de « variations » sur les signes nocturnes de solitaires et vacillantes lumières : feux-follets sous la lune, œil d'or du phare et hublots du steamer, feu de bois de la petite vieille, lanterne du fermier, lumignon dans la rue, réverbère près du mur... Signes eux-mêmes inutiles et dérisoires, « tremblotants » et « toussotants », enveloppés de nuit et menacés de mort, aussi fragiles et éphémères, en vérité, que ces silhouettes « falotes » dont ils viennent, pour un instant, éclairer, dans la nuit, la passagère présence.

1. Définition du dictionnaire de Littré. Noter l'orthographe du féminin (*falote*) différente de celle qui est donnée dans le poème de Laforgue. Nous avons, d'une manière générale, respecté le redoublement des *t* de l'édition originale.
2. Cf. cette note de Laforgue : « Moi créature éphémère, un éphémère m'intéresse plus qu'un héros absolu » (*Mélanges posthumes*).

Le texte, à ces jeux de mots, ne gagne, du reste, qu'en unité, et en persuasive efficacité, puisque toutes les franges sémantiques du refrain s'accordent ainsi à suggérer, soit par l'image soit par le ton, le désarroi métaphysique d'un poète inconsolable devant la faillite de l'Absolu, la déréliction des êtres éphémères, et le « grand sanglot des choses » éperdues<sup>1</sup>.

\*

Ces solitudes, ces détresses, ces inutiles rencontres, ces contretemps et ces incohérences, ces appels sans échos, ces sanglots isolés, ces paroles bloquées dans l'Inconscience du Tout, peut-être le cadre naïf et populaire de la plainte n'aurait-il pas suffi à en exprimer, à travers l'humour, le pathétique, si le poète n'avait eu recours, dans l'assemblage verbal qui ordonne le défilé des strophes en une suite de microcosmes incommunicables, aux techniques impressionnistes de la juxtaposition.

À l'intérieur même de ces strophes, – que cernent, au premier et au septième vers, les rythmes réguliers et obsédants des refrains –, ce ne sont qu'effets de rupture ou d'étrangeté, obtenus tantôt par le simple usage de l'asyndète (strophes I et VII), tantôt par des séquences de phrases nominales :

- « La danse du bateau pilote... » (strophe III)
- « La petite vieille qui trotte... » (strophe IV)
- « Un réverbère près d'un mur... » (strophe VII)

tantôt par ces interjections qui interposent, en raccourcis d'images, à même l'incohérence des choses, la rêverie du poète (ainsi, à la strophe I, le cri « taïaut, taïaut ! », qui évoque la fin d'une chasse et l'approche de l'hallali), ou qui introduisent dans le texte des surimpressions de souvenirs, comme, à la strophe VI, cette irruption des « mandarines des janviers » qui semble annoncer, déjà, les jeux surréalistes de l'écriture automatique... Il n'est pas jusqu'à la conjonction « et », presque toujours utilisée ici avec une nuance adversative, qui ne laisse pas, en fait, de disjoindre et de juxtaposer dans l'absurde ce qu'apparemment elle avait pour fonction d'associer ; c'est tout un art du flou grammatical :

---

1. Cf. la dernière strophe du poème, et, dans les poèmes qui devaient constituer *Le Sanglot de la Terre*, le poème intitulé : « Devant la grande rosace en vitrail de Notre-Dame », dernière strophe : « Et le grand sanglot des choses / Roule sans fin... »

- ... Il siffle au loin ! *et* les petiots  
Croient ouïr les méchants hoquets...

- ... Le fermier dans son potager  
S'en vient cueillir des escargots,  
*Et c'est* une étoile au berger...

Le raccord de la dernière strophe à cette chaîne d'incohérences par une tournure analogue (« *Et c'est* ma belle âme » ...) aboutit au même effet d'isolement et d'étrangeté, les « sanglots » de l'âme du poète ne faisant en définitive que prolonger l'énumération qui précède sans être aucunement présentés comme sa conséquence logique.

Des gauchissements de langage suffisent ainsi à dépayser les réalités familières. Comme dépaysent les substitutions de phonèmes, ou l'insertion, dans le « discours », d'éléments insolites : s'il est vrai que « l'œil du phare » pourrait, normalement, rassurer le bateau en péril (strophe III), il faut bien convenir que « l'œil *d'or* du phare », avec sa métallique inhumanité, ne brille plus que d'un lointain et inutile éclat ; et s'il est vrai que, traditionnellement, l'étoile du berger fut, comme le disait Musset, « messagère lointaine », ou, selon Hugo, promesse de libération et de lumière spirituelle<sup>1</sup>, il n'est plus, décidément, aucune communication possible entre le fermier dans son potager (strophe V) et cette anonyme étoile, – « *une étoile au berger* » –, qui là-haut s'isole dans son rêve...

On attendrait, d'ailleurs, de l'emploi de l'article dans le poème, qu'il permît le repérage de ces réalités familières, et leur situation, par rapport au poète, dans un espace cohérent. Mais où se trouve-t-il, ce poète qui les regarde, et qui les nomme, et qui les arrache ainsi à la nuit de l'inconscience ? Est-ce bien à Chevreuse, « sous l'aigre averse » d'un soir de septembre 1884 ? On expliquerait ainsi qu'il ait pu entendre, « au loin », le sifflement d'« *un* » train (strophe II), et plus près, l'aboiement d'« *un* » chien (strophe I) ; on expliquerait aussi qu'il ait pu reconnaître « *la* » petite vieille à la sortie du bois (strophe IV), « *le* » fermier dans son potager (strophe V), peut-être aussi « *les* » petiots du voisinage (strophe II) ou « *le* » lumignon de la rue (strophe VI) ... Mais on n'explique nullement « *la* » danse du bateau-pilote, et, sur « *les* » steamers, « *les* » galops « *des* » vents qu'évoque la strophe III. Ailleurs, visiblement, se situe cet espace fictif du poème où viennent se rencontrer sans jamais se reconnaître, en un « ballet » absurde, cette lune insensible, ce bateau en péril, cette petite vieille solitaire, ce lumignon phtisique, ce passant si pressé, ce réverbère stupide, et la « belle âme »

1. Cf. Musset : « Le Saule » (*Premières Poésies*), et V. Hugo : « Stella » (*Châtiments*).

du poète<sup>1</sup> qui « sirote » son spleen... Espace poétique où se juxtaposent le paysage familial, le paysage cosmique et le paysage introspectif, et que structure, en une suite de strophes claquemurées, l'obsession même de l'incommunicable...

\*

Seule et lucide spectatrice de ces solitudes, elle-même obsédée de son propre désarroi, se torture, en un monologue amer, la conscience malheureuse du poète :

Et c'est ma belle âme en ribotte,  
Qui se sirote et se fait mal,  
Et fait avec ses grands sanglots,  
Sur les beaux lacs de l'Idéal  
Des ronds dans l'eau !

C'est à la dernière strophe que jaillit enfin l'émotion jusqu'ici contenue, – mal contenue d'ailleurs –, et plutôt inavouée qu'inexprimée, déjà manifeste, à vrai dire, et toujours prête à sourdre à la moindre fissure du langage, à la suture des mots, à la cassure des rythmes, sans cesse défaisant cette ironique étanchéité dont, au départ (du moins dans les premières strophes), semblait vouloir s'envelopper le poème.

Elle se dissimulait, cette émotion irrépressible, dans le jeu des rimes intérieures qui évoquaient la détresse du chien :

Un chien *aboie* aux feux follets,  
Et puis se *noie*, taïaut, taïaut ! ...

ou dans l'écho plaintif et monotone qui signalait la dérégulation de la petite vieille fatiguée :

La petite *vieille* qui trotte  
Par les bois aux temps *pluvieux*,  
Cassée en *deux* sous le fagot  
Qui réchauffera de son *mieux*  
Son *vieux* tricot ...

Elle accompagnait, depuis la strophe VI, la montée de l'argot, et l'exaspération de la souffrance sous le sarcasme et la vulgarité concertée du langage :

– ... Mais le passant en son *pal'tot*,  
Ô mandarines des Janviers  
*File* au galop !

1. Réminiscence ironique de la « belle âme » selon Hegel ? – cf., dans les *Derniers vers*, le poème intitulé « Solo de lune » : ... « Sans miel, sans fiel, ma belle âme danse, / Ô routes, coteaux, ô fumées, ô vallons, / Ma belle âme, ah ! Récapitulons... »

—... un vague *soulaud*,  
Qui l'embrasse comme un *pur*<sup>1</sup>

— ... ma belle âme en *ribotte*,  
Qui se *sirote* et se fait mal<sup>2</sup>

Elle se réfugiait dans ces formes familières et affectives des verbes, qui soudain animaient les choses les plus humbles, et les interpellaient, — jusqu'au pathétique —, dans un mouvement de solidarité fraternelle :

— ... sous sa lanterne qui *tremblotte* ...

— ... le lumignon au vent *toussotte*<sup>3</sup> ...

Elle suscitait, à la strophe II, les soubresauts expressifs du rythme, et ces coupes du vers 9 qui suggèrent phonétiquement l'immobilisation du train :

Un train perdu, / dans la nuit, / stoppe ...

ou encore, à la strophe III, ce rythme iambique et ces combinaisons de phonèmes qui traduisent la longue plainte :

Des vents filtrant leurs longs exils<sup>4</sup> ...

Mais c'est, surtout, et tout au long du poème, la présence obsédante de l'eau, avec le clapotement ininterrompu de la pluie sur le paysage :

— « Sous l'aigre averse qui clapote » ... —

qui, accompagne de pleurs et de « sanglots » la compassion du poète désolé. Pleurs de la pluie sur le paysage, et pleurs du refrain sur le poème :

Falot, falotte !  
Falot ! Falot ! ...

Une liquidité continue, sans cesse manifestée à travers le jeu des consonantismes, imprègne de mélancolie, de tristesse physique et métaphysique, cette suite d'évocations qui composent la « Complainte » : noyade du chien, enlèvement du train par les avalanches, hoquets du crapaud, danse du bateau en péril, larmes des vents au travers des hublots<sup>5</sup>, ondée sur les bois où trotte la petite vieille, potager mouillé

1. Il y a ici, probablement, une réminiscence de Baudelaire (« Le Vin des chiffonniers »), lequel s'était sans doute lui-même souvenu des « Rayons jaunes » de Sainte-Beuve (*Joseph Delorme*, strophes 15 et 16).
2. Noter ici encore le retour de la rime intérieure (*ribotte-sirote*). On sait que Gustave Kahn prétendait réhabiliter l'usage de la rime intérieure, et il n'est pas interdit de penser que Jules Laforgue a pu, ici, être marqué de son influence.
3. Notation dont le pathétique n'échappera pas si l'on songe à la maladie et à la mort prochaine de Jules Laforgue. Voir par exemple le poème intitulé « l'hiver qui vient » (*Derniers vers*) v. 66-67 : « La phtisie pulmonaire attristant le quartier, / Et toute la misère des grands centres » ...
4. Cf. *Derniers vers*, poème XI : « La nuit est à jamais noire, / Le vent est grandement triste » ...
5. Remarquer, outre l'abondance des liquides, l'emploi imagé du mot « filtrant » (« Des vents filtrant leurs longs exils » ...).

où le fermier « cueille » les escargots, vent humide et malsain qui fait « toussoter » le lumignon, sanglots éperdus de la « belle âme » qui dessinent

Sur les beaux lacs de l'Idéal  
Des ronds dans l'eau ...

Le paysage intérieur est lui-même tout inondé de cette averse qui tombait en clapotant, un soir de septembre 1884, sur la vallée de Chevreuse. Le clapotis de l'eau accompagnait les pleurs de la Complainte, et les sanglots du poète répondaient au « sanglot de la terre ».

On retrouve aisément dans ce poème cette « étonnante réceptivité », cette « extrême finesse à saisir les analogies » que Gustave Kahn, dans un article de la *Revue Blanche*, en novembre 1901, donnait comme les qualités essentielles de Jules Laforgue, et qui situent *Les Complaintes*, dans le sillage de Baudelaire, sur les chemins de la poésie symboliste. On y retrouve aussi, à travers les techniques de l'« écriture », l'esthétique des peintres impressionnistes que Laforgue a tant aimés :

... une poésie ne doit pas être une description exacte  
(comme une page de roman), mais noyée de rêve<sup>1</sup> ...

Mais c'est au-delà des écoles et des techniques qu'il faut écouter l'appel de ces nostalgiques « variations » où passent, — silhouettes « falotes », lumières vacillantes, créatures en pleurs —, toutes les douleurs et toutes les détresses du monde. Complainte des Complaintes : la nostalgie, ici, est métaphysique. « Là-haut », sans fin, sourira la lune, rêvera l'étoile, miroiteront, inabordables, « les beaux lacs de l'Idéal ». Ici, « sous l'aigre averse », et le temps d'un sanglot, passent et meurent, inéluctablement seuls, les êtres et les choses, à la dérive de l'Inconscient. Éperdu, solidaire mais solitaire, un poète pleure sur la mort de Dieu.

1. *Œuvres complètes*, éd. G. Jean-Aubry, tome I, Mercure de France, 1922, reprint Slatkine, 1979, p. 821.

# Éléments de bibliographie

Pierre Brunel

## Éditions

### 1. Éditions des *Complaintes*

- L'édition originale a paru à compte d'auteur et est devenue une rareté bibliographique : *Les Complaintes* de Jules Laforgue, Paris, Léon Vanier, 19 quai Saint Michel, 1885.
- L'édition la plus moderne est celle de Jean-Pierre Bertrand : Laforgue, *Les Complaintes*, Flammarion, 1997, coll. GF n°897, 184 pages (sigle **GF**). Bien présentée, richement annotée, maniable puisqu'elle est consacrée à ces seuls recueils, elle présente quelques défauts : des coquilles dans le texte, par exemple « teppes » pour « steppes » (p. 71), « tries » pour « trilles » (p. 100) ; pas de variantes ; absence des « Autres Complaintes » et de tout dossier complémentaire ; des erreurs dans l'annotation (nous en signalons quelques-unes dans ce volume et dans le dictionnaire complémentaire) ; un parti pris de modernité dans le commentaire, qui verse soit dans la psychanalyse élémentaire, soit dans le jargon à la mode. Amendée, cette édition, due à un excellent spécialiste de Laforgue, serait sans nul doute la meilleure. [Une édition corrigée vient heureusement de paraître, en 2000].

### 2. Éditions des *œuvres complètes*

- L'édition due à Georges Jean-Aubry, *Œuvres complètes*, Paris, Mercure de France, 1922-1930, a été rééditées à Genève, dans les Slatkine Reprints, en 1979. En six volumes, elle est actuellement la plus complète, mais, malgré l'immense ferveur laforguienne de son auteur, elle est dépassée par les recherches les plus récentes.
- L'édition moderne est celle des *Œuvres complètes* publiée à Lausanne, aux éditions L'Âge d'Homme (sigle **OC**). Elle reste malheureusement incomplète en l'an 2000. Le principe de cette édition, contrairement à la précédente, est le respect de l'ordre chronologique. Le tome I (1860-1883), textes établis et annotés par Jean-Louis Debaue, Daniel Grojnowski, Pascal Pia et Pierre-Olivier Walzer, a paru en 1986 : c'est celui qui contient *Les Complaintes*. Le texte, très sûr, avec les variantes, est précédé d'une excellente étude de Daniel Grojnowski, « Poétique des *Complaintes* » (p. 517-542) et d'une brève présentation de Pascal Pia. Les « Autres Complaintes et pièces diverses », les « Notes, Lettres, Agenda » constituent un dossier indispensable. On re-

grettera que l'annotation reste volontairement pauvre, sans doute pour ne pas alourdir un volume déjà lourd.

- Le tome II (1884-1887) a paru chez le même éditeur en 1995. Il a été préparé par Maryke de Courten, Jean-Louis Debauxe, Pierre-Olivier Walzer.
- Le tome III, qui regroupera des textes complémentaires, souvent annoncé, reste impatientement attendu. On peut espérer que la présence de Laforgue au programme de l'Agrégation sera l'occasion d'aller au terme de cette belle entreprise.

### 3. Éditions des Poésies

- Celle des *Poésies complètes* aux éditions de Cluny, en 1943, deux volumes, présentée par Georges Jean-Aubry, malgré une tentative de reprise aux éditions d'aujourd'hui en 1982 dans la collection « Les Introuvables », n'a plus guère cours.
- Celle des *Poésies complètes* dans Le Livre de poche n°2109, sigle **LdP**, coéditée par les éditions Gallimard et la Librairie Générale Française en 1970, présentation, notes et variantes de Pascal Pia, a constitué à l'époque une manière d'événement : un volume unique de 670 pages, une édition augmentée de 66 poèmes inédits, enrichi de tout un appareil critique de variantes, c'était une aubaine que ne compense pas tout à fait la reprise de cette édition, avec quelques allègements et modifications dans la collection *Poésie* / Gallimard, en 1979, en deux tomes (sigle **PG**), I. *Les Complaintes et les premiers poèmes* (on évite, non sans raison, le titre d'un recueil inabouti, *Le Sanglot de la Terre*), II. *L'Imitation de Notre-Dame la Lune, Le Concile féerique, Des Fleurs de Bonne volonté, Derniers vers*. Pour le texte même, avec l'édition des **OC**, c'est la meilleure édition.
- Il est difficile d'en dire autant de l'édition officiellement prescrite pour l'Agrégation 2001, *Les Complaintes suivi de Notre-Dame la Lune*, malgré le respect dû à l'auteur de cette édition, le regretté Pierre Reboul, ancien doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille et remarquable professeur, et au non moins regretté Pierre-Georges Castex, Professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut, qui commanda cette édition pour la grande collection « Lettres Françaises » qu'il avait fondée et qu'il dirigeait à l'Imprimerie nationale. Ni le nom du directeur de collection, ni la date de l'édition, 1981, n'ont été mentionnées dans le volume daté « Paris 2000 » qui a été tiré en hâte pour des raisons agrégatives par l'Imprimerie nationale, au prix fort pour un volume sans grâce de 253 pages. Reste le problème de l'édition elle-même, que Pierre Reboul n'était plus là pour corriger et pour augmenter. On n'y trouvera pas plus les « Autres Complaintes » que dans le GF. Il y a des coquilles dans le texte, par exemple « tinté » au lieu de « teinté » (p. 82). Les notes sont plutôt constituées par un commentaire, très personnel, dû à un homme qui avait une idée passablement rétrograde de la poésie et ne saisissait pas toute la modernité de Laforgue. Il convient de mettre en garde les candidats contre un commentaire trop directif, qui devra être utilisé avec précautions. Les variantes ne sont utilisées qu'à l'occasion, mais toujours à

propos. C'est, me semble-t-il, et pas seulement pour parodier un titre de Laforgue, une édition de bonne volonté. Pierre Reboul, qui avait le jugement vif et très acéré, aurait fort bien admis la critique, et il aurait été le premier à regretter que son édition n'ait pas été mise à jour : la bibliographie ne mentionne même pas l'édition des *Œuvres complètes* publiée après 1981, sans parler des ouvrages critiques des deux dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, complètement ignorées. On aurait pu corriger « charmant » en « Chenavard », dans le texte cité p. 17 (lettre à Gustave Kahn du 12 ou 19 décembre 1881, OC I, 687 : Paul-Joseph Chenavard, 1808-1895 fut un peintre nourri de connaissances historiques à ambition encyclopédique) dans l'Introduction, revoir la question de *Stéphane Vassiliew*, récit de jeunesse écrit en 1881. Bref, pour une édition contestable, une réédition bâclée, que nous avons malgré nous utilisée comme édition de référence, sigle **IN**.

#### 4. Textes complémentaires

- Nous utilisons à plusieurs reprises le volume de *Mélanges posthumes* de Jules Laforgue, publié au Mercure de France en 1903, et reproduit dans les Slatkine Reprints en 1979, avec une séduisante présentation de Philippe Bonnefis. On y trouvera de nombreux textes très éclairants.
- Les *Textes de critique d'art* de Laforgue ont été réunis et présentés par une excellente spécialiste de ce domaine et de cet auteur, Mireille Dottin-Orsini, Presses Universitaires de Lille, 1988.
- Pour les *Moralités légendaires*, Vanier, 1887, nous utilisons l'édition de Pascal Pia, Gallimard, Folio n°855, 1977.
- *Feuilles volantes* de Jules Laforgue, éd. Daniel Grojnowski, Le Sycomore, 1981.

## Études

### 1. Pour une initiation, et une première approche de Jules Laforgue

- Marie-Jeanne DURRY, *Jules Laforgue*, Pierre Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui, n°30, 1952, sixième réédition, 1971, essai sensible, intelligent et fervent, d'une grande distinction d'écriture, que je recommande en première ligne.
- Léon GUICHARD, *Jules Laforgue et ses Poésies*, Presses Universitaires de France, 1950, nouvelle édition, Nizet, 1977, un bon cours de Fac, à l'ancienne mode, par un maître très estimé, excellent connaisseur de la littérature de l'époque (Jules Renard, en particulier), et de la musique.
- Pierre REBOUL, *Laforgue*, Hatier, coll. Connaissance des Lettres, 1960. Un livre publié dans une collection pour étudiants obéissant à la formule « L'homme et l'œuvre », mais par un homme de caractère, au jugement personnel et au style parfois coupant.

*Pour mémoire*

- Michael COLLIE, *Jules Laforgue*, University of London, The Athlone Press, 1977.

**2. Pour la biographie**

- Le mieux est de se reporter à l'édition des **OC**, malgré la présence dans l'équipe de présentateurs de David ARKELL, dont la biographie à la fois ingénieuse et fantaisiste, *Looking for Laforgue*, Manchester, Carcanet Press Limited, 1979, n'était présentée par lui-même que comme « *an informal biography* ». C'est le moins qu'on puisse dire. P. Reboul, dans l'édition IN, lui accorde trop de crédit.
- Le *Laforgue en son temps* de Jean-Louis Debauve, Neuchâtel, À la Baconnière, 1972, est solidement documenté et bien plus rigoureux.
- La thèse de François RUCHON, *Jules Laforgue (1860-1887). Sa vie, son œuvre*, préface de G. Jean-Aubry, Genève, Albert Cianna, 1924, a fait longtemps autorité, et reste un ouvrage probe et sérieux ; à consulter en bibliothèque.

*Pour mémoire*

- Marie BRUNFAUT, *Jules Laforgue, les Ysaÿe et leur temps*, Bruxelles, Brépols, 1961 (éclaire une amitié essentielle, qui a laissé des traces dans *Les Complaintes*, celle avec le pianiste Théodore Ysaÿe, le frère de l'illustre violoniste Eugène Ysaÿe, que Laforgue connaissait aussi et à qui il avait rendu visite à Liège).

**3. Sur la « métaphysique » de Laforgue**

- Daniel GROJNOWSKI, « Laforgue, lecteur de Schopenhauer et de Hartmann », dans *De l'ordre et de l'aventure. – Mélanges offerts à Pierre-Olivier Walzer*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1985, p. 61-75 (et voir, du même auteur, le livre cité plus bas, p. 27-39) : le cadre de l'étude est sobrement dessiné.
- Daniel GROJNOWSKI, « Jules Laforgue et "le monde changeant des phénomènes" », dans *Le Sujet lyrique en question*, ouvrage dirigé par Dominique Rabaté, Presses Universitaires de Bordeaux, 1996, p. 129-140.
- Yvan LECLERC, « "X en soi ?", Laforgue et l'identité », dans *Romantisme* n°64, p. 29-38, une étude pénétrante, à partir d'une citation des *Complaintes* (IN, 55), sur un problème fondamental.

**4. Sur l'esthétique de Laforgue**

- Alain CORBELLARI, « Orgues et pianos. – Le sacré et le profane dans la poésie de Jules Laforgue », dans *Romantisme*, n°107, premier trimestre 2000, p. 49-58 (une analyse ingénieuse, par un médiéviste doublé d'un excellent musicien).
- Daniel GROJNOWSKI, *Jules Laforgue et l'« originalité »*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1988, ouvrage fondamental issu d'une thèse soutenue à Paris VII,

unissant les qualités d'une recherche classique et l'ouverture d'un essai moderne.

*pour mémoire*

- Anne HOLMES, *Jules Laforgue and Poetic Innovation*, Clarendon Oxford Press, 1993.
- Warren RAMSAY, *Laforgue and the Ironic Inheritance*, New York, Oxford University Press, 1953.

**5. Sur Pierrot**

- Ellen SAKARI, *Prophète et Pierrot. – Thèmes et attitudes ironiques dans l'œuvre de Jules Laforgue*, Université de Jyväskylä, 1974.
- Ellen SAKARI, *L'Écriture clownesque de Jules Laforgue*, Université de Jyväskylä, 1983.
- Jean de PALACIO, *Pierrot fin-de-siècle ou les métamorphoses d'un masque*, Séguier, 1990, avec Laforgue et au-delà de Laforgue, un essai informé et stimulant d'un spécialiste éminent de la littérature décadente.

**6. Sur Les Complaintes**

- Jean-Pierre BERTRAND, *Les Complaintes de Jules Laforgue. Ironie et Désenchantement*, Klincksieck, Bibliothèque du XIX<sup>e</sup> siècle, 1997, 404 pages. Ouvrage fondamental, obéissant au principe de formalisation.
- Michel NATHAN, *Les Complaintes de Jules Laforgue*, Hachette, Poche-critique, 1974, présentation pédagogique et utile.
- Jean-Pierre RICHARD, « Le sang de la complainte », dans *Poétique* n°40, 1979, p. 487-495, repris dans le livre du même auteur, *Pages-paysages, Microlectures II*, éd. du Seuil, 1984, p. 39-51.
- Jean-Pierre RICHARD, « Donc, je m'en vais », dans la *Revue des Sciences Humaines*, n°178, 1980, p. 56-60, et même volume, p. 119-127.
- Jean-Pierre RICHARD, « Les Complaintes : petite note sur les titres », dans *Laforgue aujourd'hui*, dir. James A. Hiddleston, José Corti, 1988 (un volume où l'on trouvera des études fort intéressantes ; celle du grand critique, comme les deux précédentes, se distingue par l'ingéniosité, la pénétration de l'analyse et la finesse de l'écriture).

**7. Numéros spéciaux de revues**

- *Revue des Sciences Humaines*, n°178, 1980-2.
- *Europe*, n°673, mai 1985.
- *Lendemain*, n°49, 1988.
- *Romantisme* n°64, 1989.

À la date où nous publions ce livre, il est impossible d'indiquer les études qui seront publiées en 2000-2001 à l'occasion de ce programme.

## Instruments de travail

- Les dictionnaires de l'époque, à commencer par le Littré ou l'abrégé du Littré.
- Centre de Recherche du Trésor de la Langue Française : *Index* (alphabétique des occurrences dans *Les Complaintes*), un volume non paginé, Nancy, sd.
- *Dictionnaire pour l'étude des « Complaintes » de Jules Laforgue* par Pierre Brunel, Éditions du temps, 2000.
- La lecture de Schopenhauer, à commencer par le volume assurément connu de Laforgue, *Pensées, maximes et fragments*, 1880, puis *Pensées et fragments*, 1885, réédité par Didier Raymond sous le titre *Douleurs du monde*, Rivages poche / Petite Bibliothèque, 1990). On trouvera la traduction intégrale par Auguste Burdeau de son grand ouvrage, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Presses Universitaires de France, 1966.
- Pour Hartmann, on sera hélas réduit à une connaissance de seconde main, à moins d'avoir accès à la traduction non rééditée de *Philosophie de l'Inconscient* par D. Nolen, éd. Germer Baillière, 1877.
- La lecture des textes que Laforgue a connus et parodiés : Baudelaire en priorité (le problème a été abordé par D. Grojnowski, J. Hiddleston, et à plusieurs reprises dans ce volume), Sully Prudhomme, Paul Bourget, etc. Le terrain sur ce point aussi reste à peine défriché. Espérons que le présent volume apportera quelques éléments complémentaires d'information et d'analyse. Voir la partie « Dossier » du *Dictionnaire pour l'étude des « Complaintes » de Jules Laforgue*.



# Index des *Complaintes*

## *Les Complaintes*

- À Paul Bourget : 19, 31, 34, 42, 67, 77, 89, 93, 120, 125  
Préludes autobiographiques : 15, 25, 34, 35-38, 41-43, 53, 59, 66, 78, 80, 81-86, 96, 98, 100, 106, 109, 115, 121-123, 143  
Complainte propitiatoire à l'Inconscient : 16, 36, 43-46, 66, 82, 97, 98, 99, 102, 113  
Complainte-Placet de Faust fils : 16, 17, 27, 46, 47, 48, 100, 148  
Complainte à Notre-Dame des Soirs : 37, 38, 39, 46, 48, 100, 125, 164, 170  
Complainte des voix sous le figuier bouddhique : 9, 20, 52, 55, 71, 96, 99, 112, 122, 123  
Complainte de cette bonne Lune : 12, 22, 25, 55, 135  
Complainte des pianos qu'on entend dans les quartiers aisés : 11, 14, 53, 56, 81, 99  
Complainte de la bonne Défunte : 38, 39, 101  
Complainte de l'orgue de Barbarie : 20, 26, 59, 67-69, 81, 101, 142  
Complainte d'un certain dimanche : 48, 98  
Complainte d'un autre dimanche : 74-75, 101, 151-59  
Complainte du fœtus de poète : 23, 47, 66, 102, 120, 123, 126  
Complainte des pubertés difficiles : 59  
Complainte de la fin des journées : 27, 36, 43, 51, 81, 92, 102, 121  
Complainte de la vigie aux minuits polaires : 52  
Complainte de la Lune en province : 49, 99  
Complainte des printemps : 55  
Complainte de l'automne monotone : 99  
Complainte de l'ange incurable : 53, 81, 165  
Complainte des nostalgies préhistoriques : 10, 124  
Autre complainte de l'orgue de Barbarie : 26, 68, 87  
Complainte du pauvre Chevalier-Errant : 37, 52, 54, 55, 142  
Complainte des formalités nuptiales : 20, 49, 55, 122, 123, 135  
Complainte des blackboulés : 9, 36, 49, 51  
Complainte des consolations : 113  
Complainte des bons ménages : 49, 99, 103  
Complainte de Lord Pierrot : 25, 53, 55, 63, 72-73, 86, 87, 103, 121, 124, 126, 128  
Autre complainte de Lord Pierrot : 73, 99, 126  
Complainte sur certains ennuis : 103, 156  
Complainte des noces de Pierrot : 50, 74, 84, 85, 86, 121, 124, 126  
Complainte du vent qui s'ennuie la nuit : 17, 84, 125, 133-50  
Complainte du pauvre corps humain : 80, 100, 116, 117, 125

- Complainte du roi de Thulé : 40, 100, 125  
Complainte du soir des comices agricoles : 21  
Complainte des cloches : 81, 112  
Complainte des grands pins dans une villa abandonnée : 9, 48, 60, 83, 135, 161-73  
Complainte sur certains temps déplacés : 81  
Complainte des condoléances au Soleil : 13, 23, 46, 52, 91, 103, 125  
Complainte de l'oubli des morts : 12, 25, 56, 96  
Complainte du pauvre jeune homme : 7, 12, 13, 55, 60  
Complainte de l'époux outragé : 51, 55, 135  
Complainte variations sur le mot "falot, falotte" : 13, 20, 25, 96, 175-82  
Complainte du Temps et de sa commère l'Espace : 17, 27, 38, 58, 102, 122, 124, 133  
Grande complainte de la ville de Paris : 21, 55, 96, 121  
Complainte des Mounis du Mont-Martre : 12, 23, 59, 70, 111, 148, 164  
Complainte-Litanies de mon Sacré-Cœur : 10-11, 39, 60, 97, 99, 102, 128, 156  
Complainte des débats mélancoliques et littéraires : 32, 50  
Complainte d'une convalescence en mai : 21, 82, 83, 99, 102  
Complainte du Sage de Paris : 19, 64, 65, 66, 69, 85, 99  
Complainte des Complaintes : 60, 66, 82, 96, 102, 116, 121  
Complainte-Épitaphe : 12, 60, 63, 78, 86, 95, 116

### *Autres complaintes*

- Complainte des journées : 59  
Complainte de l'organiste de Notre-Dame de Nice : 59, 81  
Complainte du libre arbitre : 59  
Complainte des montres : 23, 59, 111  
La Chanson du petit hypertrophique : 9, 22, 23, 25  
Complainte du faux convalescent : 20

### *Complaintes restées à l'état de projet*

- Quelques Complaintes de la vie* : 4, 16, 26  
*Livre des Complaintes* : 23, 26  
Complainte des quatre Saisons : 23  
Complainte de la Vieille Fille : 23  
Complainte du Pharmacien : 23  
Complainte de la Phtisique vierge : 23  
Complainte du Père éternel : 23  
Complainte de Pan : 23



# Table des matières

<i>Avant-propos : « Une belle âme »</i>	
Pierre Brunel .....	7
<i>Introduction : Histoire d'une mutation-variations</i>	
Pierre Brunel .....	15

## Études

<i>Vingt ans</i>	
Pierre Brunel .....	31
<i>Les Complaintes : un kaléidoscope sur l'orgue de Barbarie</i>	
Jean-Pierre Giusto .....	63
<i>La grâce et la grimace</i>	
Sylvie Thorel-Cailleteau .....	77
<i>« Tout fait signe de se taire » : poétique de la défaillance dans Les Complaintes</i>	
Corinne Bayle .....	91
<i>L'errance du Psalmiste :</i> <i>Les tribulations antichrétiennes de Jules Laforgue</i>	
Stéphane Giocanti .....	105
<i>Laforgue, rebelle en collerette</i>	
Christophe Ono-dit-Biot .....	119

## Explications de texte

<i>La « Complainte du vent qui s'ennuie la nuit »</i>	
Pierre Brunel .....	133
<i>La « Complainte d'un autre dimanche »</i>	
Alexandre Zotos .....	151
<i>L'art de la composition dans la « Complainte des grands pins dans une villa abandonnée »</i>	
Éric Benoit .....	161
<i>« Complainte variations sur le mot "falot, falotte" »</i>	
Claude Gély .....	175
<i>Éléments de bibliographie</i>	
Pierre Brunel .....	183
<i>Index des Complaintes</i> .....	189

